

Bücherbesprechungen = Comptes rendus

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Asiatische Studien : Zeitschrift der Schweizerischen
Asiengesellschaft = Études asiatiques : revue de la Société
Suisse-Asie**

Band (Jahr): **17 (1964)**

Heft 1-2

PDF erstellt am: **04.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

BÜCHERBESPRECHUNGEN · COMPTES RENDUS

Les théâtres d'Asie. Etudes de JEANNINE AUBOYER, A. A. BAKE et autres réunies et présentées par JEAN JACQUOT. Conférences du Théâtre des Nations (1958-1959). VIII, 308 pages, planches avec dessins dans le texte, 8°. Paris, Centre national de la recherche scientifique, 1962.

Le théâtre asiatique, disons mieux, les théâtres d'Asie, sont peu connus dans les pays occidentaux, non seulement du grand public, mais encore de leurs élites que rien n'a préparé à en assimiler les traits spécifiques. La sensibilité de ces élites ne peut être excitée par ces théâtres dont la rigidité structurale et certains traits nationaux sont incompréhensibles sans une minutieuse initiation. Les traductions ne peuvent rendre la légère densité des éléments scéniques intercalés et de là, sans doute, provient le malaise intellectuel éprouvé au cours d'une représentation d'un théâtre d'Asie. Les symboles, les allusions, les techniques mêmes du jeu scénique, l'esthétique générale des pièces jouées, doivent être appris pour être pleinement appréciés, tout élément de snobisme étant mis à part.

Les théâtres asiatiques ne se laissent pas pénétrer sans difficulté. Il ne s'agit pas de théâtres folkloriques, alors même que la citation des structures sociales, le recours aux mythes, aux épopées et aux livres sacrés, la narration des aventures des héros populaires, paraissent souvent les réduire au niveau ethnologique. Cette impression superficielle ne peut tenir devant une connaissance approfondie de ces théâtres, très élaborés, différents du nôtre par la forme et par le fond. Certes, des troupes exotiques ont obtenu quelques succès dans nos pays : ces tournées avaient pris soin de s'occidentaliser et de recourir parfois aux procédés du music-hall pour se faire admettre par un public plein de bonne volonté mais mal préparé. De tels procédés, qui ont cours en Asie également, corrompent les arts dramatiques asiatiques, qui, il y a quelques années encore, étaient une école de patriotisme local.

Les théâtres traditionnels d'Asie ne sont pas des théâtres à notre sens, mais des conservatoires d'arts dramatiques et chorégraphiques, basés sur d'autres principes que les nôtres. Or, l'interdépendance des styles scéniques, tels que récitations, danse, mimique, musique, parodie, masques, symbolisme codifié et omniprésent, sont immédiatement perçus par le spectateur dans son théâtre national. Il en connaît les conventions et de ce fait, il peut suivre facilement l'action et le jeu, tout comme la connaissance de nos propres conventions, qui nous sont également enseignées, nous permettent de faire de même dans nos théâtres.

Les influences chinoises et indiennes jouent un grand rôle dans les théâtres asiatiques dont le répertoire peut être sacré ou profane, destiné aux élites de rang ou d'esprit, ou conçu pour le plaisir du populaire.

Celui qui voudra apprécier les représentations authentiques ou pénétrer le sens de ces théâtres d'Asie, aura le plus grand intérêt à consulter le précieux recueil d'études intitulé «Les théâtres d'Asie», réunies et présentées par Jean Jacquot avec un goût parfait. Chacune des études fut présentée en juin 1959 sous forme de causerie, au cours d'une rencontre organisée par le Centre culturel de Royaumont, par les plus prestigieux spécialistes actuels, Européens et Asiatiques, unis dans un réconfortant esprit de collaboration scientifique intercontinentale.

A la base, on trouve le théâtre indien qui unit la musique, la danse et le jeu plastique, inspirés par la religion et le théâtre chinois, abstraction stylisée comprise par un public exigeant, qui apprécie un probe métier né d'un apprentissage rigoureux.

De ces deux «Grands» procèdent le théâtre japonais, dont le Nô, issu de traditions japonaises, chinoises et bouddhiques, donc indiennes, est plus connu à l'étranger que le traditionnel Théâtre de poupées et le Kabuki, puis le théâtre vietnamien, mythique et autochtone pour le théâtre populaire, très sinisé pour le théâtre aulique, et aussi le théâtre indonésien, ici représenté par les seuls ballets balinaï et les Wayangs javanais, qui constituent des formes excentriques de théâtres, influencés par les pays voisins.

Au Thibet, par contre, la représentation rituelle à l'intérieur des temples devient une activation dramatique d'un rite pour en renforcer le sens dans l'esprit du public laïque. Le masque, la danse et la pantomime permettent l'expulsion du Mal. L'Inde aurait inspiré la composition, alors que l'on cherche la part de la Chine dans le style des chants.

Très différent de ces théâtres de l'Asie des moussons, celui d'Iran est basé sur le martyre et la résurrection d'Hosseïn, petit-fils de Mahomet. On joue de moins en moins ces drames sacrés, qui, hier encore, étaient une consolation pour les pieux Chiïtes.

Ces monographies, bien illustrées, érudites et alertes, démontrent bien que l'expression «Théâtres d'Asie» est juste et que parler du théâtre asiatique procède d'une paresse de l'esprit.

GEORGES LOBSIGER

EDMOND ROCHEDIEU, *La pensée occidentale face à la sagesse de l'Orient. Nature – Mythe – Psychologie – Yoga.* 183 pages, 8°. Paris, Payot, 1963.

Dans son effort de lucidité, l'Occident aboutit à l'angoisse. La valeur du critère d'efficacité, acquisition cependant récente de notre civilisation, à ce que je sache, est constamment remise en question.

Le professeur E. Rochedieu va tenter précisément, dans son ouvrage, de venir au devant des questions que nous posent notre culture et notre conception de vie occidentale, présentant l'une en face de l'autre, la manière différente d'aborder les

problèmes humains de l'Orient et de l'Occident. Par exemple : page 26, un tableau suggestif de l'antithèse Orient-Occident.

Le titre donné à son étude est en soi caractéristique. *Pensée de l'Occident* met l'accent sur un certain dynamisme, le souci de l'objectivité poussant à l'adoption de la méthode scientifique, aboutissant à une civilisation technique. *Sagesse de l'Orient* évoque immédiatement l'idée de prudence, la primauté du «vivre» sur le savoir.

L'image de l'Occident serait, pour le Prof. E. Rochedieu, celle de l'ingénieur se sentant le droit de transformer à sa guise le monde naturel. En Orient – traduisons au Japon, car l'exemple de la Chine nous paraît bien différent – notre auteur découvrirait une dévotion de l'homme pour la nature qui l'entoure, une « communion spirituelle avec les beautés naturelles » (p. 88) : exceptionnelle harmonie du temple d'Isé, dira-t-il. Mais en même temps il va nous rappeler fort à propos qu'un François d'Assise fut un des premiers, chez nous, à rappeler que la nature n'est pas un adversaire qu'il faut mater, mais au contraire un auxiliaire dont l'aide nous est précieuse.

Un chapitre entier est consacré au problème du mythe et de l'interprétation du langage mythique, un autre aux problèmes psychologiques, montrant l'opposition entre l'impermanence bouddhique du moi et le point de vue occidental de sa stabilité. Aborde également le problème du Yoga.

On se gardera sans doute d'idéaliser l'Orient. Mais devant la crise actuelle de la pensée occidentale, la réaction de la nouvelle génération luttant contre l'emprise de la technique, l'auteur pense que la sagesse de l'Orient pourrait apporter un complément indispensable à la pensée de l'Occident. La pensée occidentale est en période de crise, soulignera-t-il, l'angoisse naissant devant les résultats décevants de notre science. Ainsi, la sagesse de l'Orient pourrait, devant les problèmes qui se posent à nous, apparaître comme un catalyseur.

H. CHATELAIN

PIERRE PÉDELABORDE, *The Monsoon*. Translated by M. J. Clegg. XII, 196 pp., 8°. London, Methuen & Co Ltd., 1963.

Asien ist nicht nur der größte, volkreichste und vielfältigste Kontinent, er weist auch auf meteorologischem Gebiet ungewöhnliche Verhältnisse auf. Seine große Landmasse bringt die charakteristischen, jahreszeitlich wechselnden Strömungen hervor, welche als Monsun bezeichnet werden. Ihnen hat P. Pédelaborde seine umfassende und instruktive Arbeit gewidmet, welche allen wetterkundlich interessierten Lesern empfohlen sei, da sie ein Bild über die Auswirkungen des Monsuns in den verschiedenen Landstrichen vermittelt. Der ganze zweite Teil des Buches ist dem asiatischen Monsun gewidmet, welcher die südlichen und südöstlichen Gebiete von Indien bis nach Japan beeinflusst.

M. SCHÜEPF

OSMAN CHAHINE, *Ontologie et Théologie chez Avicenne*. 184 pages, illustré de 8 reproductions en hors texte fac-similis de Mss, 4°. Paris, Adrien Maisonneuve, 1962.

Das vorliegende Buch versucht, gewisse Aspekte von Avicennas Ideen in ihrer geistesgeschichtlichen Überlieferung darzustellen, einmal innerhalb der islamischen Tendenzen der Mutakallimîn (S. 12 ff.) und der Mu^tazila, zum anderen innerhalb des Gedankengutes seines bedeutenden Vorgängers al-Fârâbî (S. 23 ff.). Der Hauptteil der ganzen Studie gilt der Auffassung des Seins, anschließend folgt die Darstellung von Avicennas Seelentheorie (S. 95 ff.), seine Anschauungen über die Schöpfung (S. 115 ff.) und die Beschreibung seiner besonderen Art der mystischen Erkenntnis. Abgeschlossen werden die Betrachtungen über die Metaphysik des Avicenna durch die Zusammenfassung der Weiterentwicklung, die einige seiner Gedanken bei al-Ghazâlî und bei Ibn Rushd-Averroes erfuhren.

Einige wesentliche Äußerungen im Texte lauten unter anderem, Seite 94: «In seiner Auffassung des Beweises der Existenz gelingt es Avicenna nicht, Religion und Philosophie in Übereinstimmung zu bringen, wie es einige Zeitgenossen von ihm behaupteten. Sein Gott ist von der Religion weit entfernt, es ist ein Gott der Philosophen. Allen verzweifelten Anstrengungen zum Trotz, seinen Gott in den Bereich der Religion mit einzubeziehen, können wir lediglich feststellen, daß er keine muslimische Philosophie im wahren Sinne des Wortes geschaffen hat; versucht man aber seine Philosophie zu verstehen, so ist es unmöglich, sie völlig vom Islam zu isolieren ...»; Seite 120: «In seinem metaphysischen Kommentar zum Koran sagt Avicenna, daß die Morgenröte die Geburt der Schöpfung sei, daß das Frühdämmern des Seins alles der göttlichen Güte verdanke ...»; Seite 146: «Avicenna führte kein ruhiges, spekulatives Leben, wie es sein großer Meister al-Fârâbî tat; vielmehr war es, wie bereits dargestellt, sehr bewegt, und manchmal hat er sich in die Gewänder eines Şûfî verborgen, um so seinen Feinden zu entrinnen. Avicenna (der von der menschlichen Seele, vom Schicksal, von seinen Ursprüngen, von den Beziehungen zur erkennbaren Welt gehandelt hat) war ein rationaler Mystiker und nicht ein solcher, der die mystische Gnosis erlebt hatte. Seiner Auffassung nach besitzt die Seele weder Körper, noch körperliche Akzidenzen, wohl aber eine Substanz, die in sich einfach, geistig und vom Körperlichen unabhängig ist. Selbst der Tod stellt nach Avicenna kein Ende des wahren, menschlichen Lebens dar, sondern lediglich eine Trennung von Körper (der die Auflösung annimmt) und Seele, die sich der höheren Welt zuwendet, um dort Lohn oder Strafe zu empfangen ...»

Wie schon zum Teil diese wenigen Textproben zeigen, läßt das Buch sehr oft an Klarheit der Darstellung zu wünschen übrig. Sehr gut ist aber der Einfluß des iranisch-shi^tischen Geistesgutes auf Avicennas Gedankengänge festgehalten. Richtig gesehen ist auch die viel diskutierte Stellung Avicennas im Bereich der Mystik,

worüber es Seite 139 lapidar heißt: «Donc, Avicenne est un mystique rationnel», eine Haltung, die sich eindeutig von der seines geistigen Nachfolgers Suhrawardî und allgemein von den Şûfî abhebt, die eine liebende Verbindung mit Gott anstreben.

Abgeschlossen wird das Werk durch ein leider allzu unvollständiges Verzeichnis von Fachausdrücken, einer Bibliographie und verschiedenen Indices.

Mit all seinen Unzulänglichkeiten ist aber der Versuch von O. Chahine doch sehr beachtlich, unter Zuhilfenahme teils völlig ungedruckten Handschriftenmaterials einem der bedeutendsten Denker der islamisch-arabischen Welt als moderner Muslim in okzidentalischen Denkkategorien gerecht zu werden. C. E. DUBLER

TARIK Z. TUNAYA, *Hürriyetin ilânı: İkinci Meşrutiyetin siyasî hayatına bakışlar*. (Siyaset Ilmi Serisi. 1) [Die Verkündung der Freiheit; Blicke auf das politische Leben der Zeit der Zweiten Verfassung. Reihe «Politische Wissenschaft», 1.] 112 Seiten, 8°. Istanbul, Baha Matbaası, 1959.

Derselbe: *İslâmcılık cereyanı; Meşrutiyetin siyasî hayatı boyunca gelişmesi ve bugüne bıraktığı meseleler*. (Siyaset Ilmi Serisi, 3.) [Die Bewegung zur Erhaltung des Islams; ihre Entwicklung in der Zeit der Verfassung und die heute noch offenen Fragen. Reihe «Politische Wissenschaft», 3.] 330 Seiten, 8°. Istanbul, Baha Matbaası, 1962.

Die Zeit der Zweiten Verfassung, die mit der «Verkündung der Freiheit» 1908 beginnt, ist der letzte Abschnitt der Geschichte des Osmanischen Reiches. Professor Tunaya, dessen grundlegendes Werk über die politischen Parteien in der Türkei (Türkiyede siyasî partiler, 1859–1952, Istanbul 1952) auch außerhalb seines Landes Beachtung gefunden hat (vgl. die Rezensionen in «Die Welt des Islams», N. S. 2, 1953, 309f., und in «Middle East Journal», 1953, 258f.), will in sieben Büchern die politischen Hauptströmungen dieser Zeit darstellen. Zwei von diesen sind erschienen. Das erste, «Die Verkündung der Freiheit», beschreibt die große Hoffnung, die am Beginn der Zeit stand, und die Gründe ihrer Enttäuschung: Ungeduld, Minderwertigkeitsgefühle, wirtschaftliche Rückständigkeit, Unwissenheit des Volkes, Ungenügen der Machthaber. Es gibt einen Überblick über die Hauptströmungen: Anschluß an den Westen, Erhaltung des Islams, türkische Nationalbewegung, Bewegung für persönliche Initiative und Dezentralisation (deren einer Führer, Prinz Sabahettin, lange Zeit in der Schweiz gelebt hat und am 30. Juni 1948 in Colombier gestorben ist), Sozialismus.

Die stärkste dieser Strömungen, die zur Erhaltung des Islams, behandelt der Verfasser in der zweiten Schrift. Zwei Anschauungen standen sich hier gegenüber. Die Konservativen wollten den Islam in seiner historisch gewordenen Gestalt bewahren. Die Reformer wollten auf seine ursprünglichen Grundsätze zurückgehen, damit er, von späterem Beiwerk befreit, sich als moderne Religion zeige. (Eine

ihrer programmatischen Schriften, «İslamlaşmak» [Islamisierung], von Prinz Mehmed Said Halim Pascha, hat August Fischer 1922 in seiner Schrift «Aus der religiösen Reformbewegung in der Türkei» verdeutscht.) Der Putsch der Konservativen wurde im April 1909 unterdrückt und Sultan Abdülhamid abgesetzt, aber die neuen Machthaber nahmen doch Rücksichten auf die religiösen Gefühle des Volkes. Auch die Republik tat das, indem sie zu allererst das Chalifat noch bestehen ließ; als sich dann allerdings zeigte, daß es zum Mittelpunkt reaktionärer Bestrebungen werden könnte, wurde es abgeschafft. Der Verfassungsartikel, der den Islam zur Staatsreligion erklärte, wurde 1928 gestrichen, der Grundsatz des Laizismus 1937 in die Verfassung aufgenommen.

Die Einführung des Mehrparteiensystems nach dem Zweiten Weltkriege schuf neue Voraussetzungen. Die wichtigste Opposition, die Demokratische Partei, lehnte in ihrem Programm Laizismus im Sinne von Religionsfeindlichkeit ab und forderte Religionsunterricht und Schulen für Religionslehrer. Als die Demokraten zur Macht gelangten, unterschied der Ministerpräsident im Regierungsprogramm zwischen den revolutionären Errungenschaften, die Besitz der Nation geworden waren, und anderen. Dementsprechend wurde zum Beispiel gestattet, den Gebetsruf wieder in arabischer Sprache zu sprechen. Kein Wunder, daß entschiedene Feinde der Neuerungen wie die Angehörigen des Ticani-Ordens, ihre Zeit gekommen glaubten und systematisch Atatürk-Denkmäler zu zerstören begannen, so daß 1951 ein eigenes Gesetz zum Schutze des Andenkens Atatürks erlassen werden mußte. Die Bewegung der Lichtfreunde (Nurcular), begründet von Saidi Nursî (früher Bediüzzeman Saidi Kürdî), der schon zur Zeit des Putsches von 1909 eine Rolle gespielt hatte, vertreten die Ansicht, das Ziel des Unabhängigkeitskampfes sei die Vertreibung der Ungläubigen und die Rettung des Sultanates und des Chalifates gewesen, und als Ministerpräsident Menderes im Oktober 1958 Emirdağ besuchte, pflanzten sie zwei grüne Fahnen mit Tuğra auf, die Chalifat und Sultanat symbolisieren sollten.

Der Umsturz von 1960 brachte die laizistische Tradition wieder zu Ehren. Die Verfassung von 1961 (von der im *Middle East Journal* 1962, 216 ff. eine englische Übersetzung vorliegt) verbietet die Ausnutzung der Religion zu politischen Zwecken und bekräftigt ausdrücklich acht «Reformgesetze, die die türkische Gesellschaft auf die Höhe der heutigen Zivilisation heben und den weltlichen Charakter der Republik sichern sollen»: Das Gesetz über die Vereinheitlichung der Erziehung, das Hutgesetz, das Gesetz über die Schließung der Derwischklöster und Mausoleen, das Eheschließungsgesetz, die Gesetze über die Einführung der internationalen («arabischen») Zahlen und der türkischen («lateinischen») Schrift, das Gesetz über die Abschaffung von Titeln (Efendi, Bey, Pascha) und das Verbot des Tragens gewisser Kleidungsstücke. Sie nennt die Republik ausdrücklich einen weltlichen Staat und schreibt den Parteien vor, ihre Tätigkeit habe sich nach den

Grundsätzen einer demokratischen und weltlichen Republik zu richten, widrigenfalls sie für immer aufgelöst würden.

Das Buch von Prof. Tunaya beruht auf einem reichen, größtenteils schwer zugänglichen Material (Broschüren, Zeitschriften- und Zeitungsartikeln). Es schließt mit den Worten: «Die Türkische Republik, ein unabhängiger Nationalstaat, ist gegründet worden im Kampf gegen Unwissenheit, Rückständigkeit und Aberglaube. Das ist auch eine Deutung des Unabhängigkeitskrieges. Der Krieg ist noch nicht zu Ende.»

L. FORRER

WALPOLA RAHULA, *Was der Buddha lehrte*. Vorwort von PAUL DEMIÉVILLE. 223 S., 8°. Zürich, Origo Verlag, 1963.

Von den vielen Büchern, die heute über Buddhismus erscheinen, muß das Buch von Rahula besonders hervorgehoben werden, wegen seiner außerordentlichen Klarheit und Verständlichkeit für jedermann, die höchst ansprechend ist. Es ist auch noch zu sagen, daß es nicht von einem Europäer, sondern von einem gelehrten Ceylonesen verfaßt ist, der von Jugend auf Buddhist gewesen und in dieser Geisteswelt aufgewachsen ist und den Geist des Buddhismus von Grund auf kennt.

Seine Einführung behandelt ausschließlich die Lehre des sogenannten Theravada, der Lehre der Älteren, die auf den Texten des Pali-Buddhismus beruht, er ist jedoch auch Kenner des sogenannten Mahayana oder großen Fahrzeuges, das besonders in Ostasien entstanden ist, aber für jeden, der sich mit dem Buddhismus, auch zum Beispiel mit dem Zen-Buddhismus, beschäftigt, ist eine gute Kenntnis des Pali-Buddhismus erforderlich, wenn er auf diesem Wege vorwärtskommen will.

Besonders wichtig ist die Methode, die «Satipatthana oder die Lehre der Vergewärtigung der Achtsamkeit» genannt wird, die zeitlos und von jedem Menschen systematisch gepflegt werden kann, Voraussetzung ist nur, daß er sich die Mühe geben will, die Sache mit Ausdauer durchzuführen. Der Buddhismus beruht hauptsächlich auf dieser Art der Selbstanalyse, die aber gleichzeitig mit der Lehre der inneren Loslösung verbunden ist, die die dazugehörige Synthese einbegreift, denn dem Menschen muß noch eine geistige Richtung und Angaben über Verhaltensmaßregeln gegeben werden, die auch sein Inneres ansprechen und ihm Zuflucht und Trost gewähren.

Die Geistesrichtung der heutigen Zeit ist größtenteils nach außen auf das Greifen und die Sucht gerichtet, während der Buddhismus sich in umgekehrter Richtung bewegt, er ist die Lehre des Loslassens, die gegen den Strom geht.

Zur Erläuterung seien noch einige Textstellen angeführt: «In eben diesem klaftegroßen Körper da, dem wahrnehmen und denken anhaftet, lass' ich die Welt verstanden sein, die Weltentwicklung, die Weltauflösung und den zur Weltauflösung führenden Pfad.» – «Gleichwie etwa Knaben oder Mädchen sich damit ver-

gnügen, Häuslein aus Sand und Erde zu bauen und voller Begier, Verlangen, Wille, Durst eifrig und fieberhaft daran arbeiten, ihre Sandhäuslein hegen und behüten, gern haben, sich zueignen; ist ihnen aber die Lust daran vergangen, so werden sie alsbald jene Sandhäuslein mit Händen und Füßen zerreiben, zertreten, zerstampfen und damit ausgespielt haben: ebenso nun auch wird der erfahrene Jünger die fünf Stücke des Anhangens, und zwar Form, Gefühl, Wahrnehmung, Unterscheidung, Bewußtsein zerreiben, zertreten, zerstampfen und damit ausgespielt haben, um dahin zu gelangen, wo der Durst versiegt; denn versiegt der Durst, erlischt der Wahn.» – «Der heilige Jünger, der sich von Form, Gefühl, Wahrnehmung, Unterscheidung, Bewußtsein nicht mehr verzehren lassen mag, auf das Vergangene nicht zurückblickt, vom Künftigen sich nichts erwartet und des Gegenwärtigen überdrüssig, entwöhnt, es zur Auflösung bringt, als etwas Vergängliches, Leidiges, Wandelbares, das ihn nichts angeht, ihm nicht zu- und nicht angehört, den heißt man einen heiligen Jünger, der abschichtet, nicht aufschichtet, der wegzieht, nicht anhangt, der abwickelt, nicht aufwickelt, der abräumt, nicht zuräumt.» R. VON MURALT

ARIANE MACDONALD, *Le Maṇḍala du Mañjuśrīmūlakalpa*. 190 pages, un plan du maṇḍala, 8°. Collection Jean Przyluski, tome 3. Paris, Adrien Maisonneuve, 1962.

Der Mañjuśrīmūlakalpa, der von 1920 bis 1925 von Gaṇapati Śāstri in drei Bänden (Trivandrum Sanskrit Series, Band I, Nr. 70; II, Nr. 78; III, Nr. 84) herausgegeben wurde und zu den Kriyātantras zählt, bildet eine eigentliche Enzyklopädie des späten, tantristischen Buddhismus, in dem der Ritualismus stark in den Vordergrund tritt. Der Kult ist eng mit der Herstellung von Bildern, Diagrammen, Maṇḍalas, also mit der Ikonographie verbunden. Bereits 1930 veröffentlichte Marcelle Lalou das Werk «Iconographie des étoffes peintes (*paṭa*) dans le Mañjuśrīmūlakalpa», das die Übersetzung der Kapitel iv-vi enthält. Die *paṭa*'s sind immer, wie der Name selbst besagt, auf Stoff gemalt, während die *maṇḍala*'s nach unserer Quelle auf dem Boden mit farbigen Fäden oder gefärbten Körnern dargestellt werden. Sie haben deshalb erst später Aufnahme unter die Gemälde wie die tibetischen Than-kas gefunden. In der Tat wissen wir nichts Genaueres über die Maṇḍalas vor dem 8. Jahrhundert n. Chr., während die *Paṭas* schon 400 Jahre früher erwähnt werden.

In der langen Einleitung (S. 1–95) befaßt sich Ariane Macdonald vorerst mit der Entwicklungsgeschichte unseres Textes (700–1500), den tibetischen und chinesischen Übersetzungen, sowie seiner hypothetischen Beziehung zum Bodhisattvapitaka der Dharmaguptaka-Sekte des Hīnayāna. Dann behandelt sie an Hand langer Zitate, besonders aus Werken von Bu-ston und Mkhas-grub-rje, die oft mehr paraphrasiert als übersetzt werden, die wichtige, aber verwickelte Frage der göttlichen «Familien», der *kula*'s, die in den Maṇḍalas dargestellt werden. Die gelehrte Auseinandersetzung wirkt in ihrer Fülle eher verwirrend, wenigstens für den Rezensenten, der gestehen

muß, daraus nicht ganz klug geworden zu sein. Aber wesentlich in solchen Untersuchungen ist doch, daß ein dringendes Problem in das ihm gebührende Licht gestellt wird. Wir können nur hoffen, daß durch spätere Textvergleichen dieser ganze Fragenkomplex allmählich geklärt wird.

Anschließend (S. 97–149) folgt die Übersetzung des 2. und 3. Kapitels des Mañjuśrīmūlakalpas. Da der Text sehr schlecht überliefert – und wahrscheinlich auch herausgegeben – wurde, mußte die tibetische Version herangezogen werden. Sie ist S. 145 bis S. 174 in Umschrift abgedruckt. Dennoch bietet der Text, besonders infolge der technischen Terminologie, außerordentliche Schwierigkeiten, so daß man der Übersetzerin nur dankbar sein kann, das Pionierwerk überhaupt unternommen zu haben.

Inhaltlich sind die beiden Kapitel äußerst interessant, denn es werden hier zwei ganz verschiedene Typen von Maṇḍalas beschrieben. Während im zweiten Kapitel das Maṇḍala als graphisches Abbild der «Göttersammlung» der geistigen Initiation, das heißt der Aufnahme des Adepten im heiligen «Kreise» dient, verfolgt es im dritten Kapitel durch magische Riten rein materielle Ziele (irdische Güter, Gesundheit usw.). Das Maṇḍala hat indes immer einen symbolischen Gehalt: in seiner streng geometrischen Struktur – Kreis oder Viereck – spiegelt es die kosmische Ordnung wider und dient damit der Tempelarchitektur und überhaupt der indischen Kunst als Vorbild. So wird das Maṇḍala zur linearen Projektion des Universums, zum zeitlichen Abglanz des Ewigen, zum Durchgangstor von der menschlich-profanen zur göttlich-sakralen Ebene. Die Grundkonzeption des vedischen Rituals findet dadurch künstlerische Gestaltung, durchdrungen von einem neuen, mystisch-religiösen Geiste, wenn auch manchmal das primitiv-magische Element den tiefern Sinn einer spirituellen Wandlung verdrängt.

Die Bedeutung der Maṇḍala-Symbolik reicht weit über den Interessenkreis des Buddhologen hinaus. Gerade deshalb ist es so wichtig, daß endlich die textlichen Quellen von Fachleuten gründlich erforscht werden. In diesem Sinne bildet das vorliegende Werk eine dankenswerte Vorarbeit.

PAUL HORSCH

MARIE-THÉRÈSE DE MALLMANN, *Les enseignements iconographiques de L'Agni-Purāna*. Annales du Musée Guimet, Tome LXVII^e. 371 pages, 8°. Presses Universitaires de France, Paris, 1963.

On connaît le rôle primordial de l'image dans la méditation indienne, car elle est le support matériel des abstractions, le lien entre les figurations et les idées. L'iconographie de l'Inde est donc un monde de formes destinées à représenter le non-manifesté et à faciliter l'approche des grands principes divins, par la concentration de l'esprit sur des images dont le symbolisme fut minutieusement codifié au cours des âges, suivant les régions, les périodes de suprématie de certains cultes ou d'effusions

mystiques particulières. L'étude de cette iconographie est pleine d'enseignements précieux.

On sait que les dix-huit Purānas, rédigés sur des matériaux anciens, mais plus récents que les Védas, peuvent être définis schématiquement comme des textes religieux populaires et exotériques émergeant dans la littérature canonique. L'un de ces textes, l'Agni Purāna, n'avait été examiné que fragmentairement et aucun travail d'ensemble n'avait été effectué jusqu'au dépouillement systématique entrepris par M^{lle} Marie-Thérèse de Mallmann.

L'Agni Purāna contient de nombreux chapitres consacrés aux images et de multiples notations iconographiques. L'examen minutieux de ce texte, étudié ici sur quatre versions seulement, ne prétend pas être un travail critique, même si des rétablissements de sens ont pu être apportés après de savantes comparaisons avec d'autres textes. Cet examen a permis cependant de reconnaître deux niveaux rédactionnels ; le plus ancien pourrait dater du VI^e siècle, et accorde une place prépondérante à Visnu, aux dieux spatiaux et à Devī, alors que le second niveau, que l'on peut fixer en tous cas au IX^e siècle, est imprégné de tântrisme ; Devī occupe la première place, ainsi que des aspects de Siva.

Ces enseignements iconographiques jettent une lueur nouvelle sur l'évolution de la pensée indienne entre le VI^e et le IX^e siècle, au moment où l'on assiste au passage d'une religion populaire et naturaliste à une religion plus abstraite dans laquelle les textes descriptifs n'inspirent plus tant les imagiers mais tendent à soutenir la pure méditation.

Si l'iconographie de l'Agni Purāna recoupe fréquemment celle d'autres textes, elle n'en comporte pas moins des aspects originaux relevés avec soin au cours de cette étude placée sous le signe de la précision et de la clarté d'esprit.

Afin de fournir un instrument pratique de travail, l'auteur a divisé son mémoire en deux parties : la première est consacrée à l'iconographie proprement dite, celle des dieux, des déesses et des divinités secondaires, la deuxième étant dédiée à la pure terminologie, à l'aspect des personnages, aux montures, aux véhicules, aux attributs, aux couleurs, pour ne pas citer chaque chapitre de ce catalogue précis. L'examen critique permet de percevoir, en plus des deux rédactions, la présence de plusieurs traditions, superposées comme chez les Āditya, ou géographiquement éloignées comme dans le cas de Skanda.

La première partie, consacrée au Panthéon, étudie les manifestations de Visnu, même dans ses aspects tântriques ; Siva apparaît peu dans cette partie, alors que les divinités secondaires de son propre panthéon y sont nombreuses mais ici, sous forme d'assistants de Devī, si importante alors. Les lignes relatives aux Yoginīs prouvent qu'au IX^e siècle leur conception tântrique était établie. On ne peut que citer ce qui concerne Brahmā, et le rôle de Laksmī et de Sarasvatī. Parmi les divinités mineures, les Serpents apparaissent sans leur langue fourchue habituelle. Notons en passant

que parmi les êtres monstrueux, les Preta, sièges de Devī et de Siva, sont décrits sous l'aspect d'être décharnés, alors que les images en font de solides personnages. Les attributs apparaissant dans les images de Gangā et Yamunā ne correspondent pas aux descriptions de l'Agni Purāna. La déesse Terre apparaît au cours d'allusions à l'Avatāra du Sanglier et l'Agni Purāna ne pouvait passer sous silence les Apsaras. La mention des Sākinīs, «sorcières», permet à l'auteur d'avancer que leur intégration au panthéon orthodoxe est antérieure au IX^e siècle. La plupart des Energies des différents dieux sont énumérées dans le texte.

Dans cette première partie, les éléments essentiels sont : la prééminence de Visnu et les recommandations relatives aux proportions canoniques, la description de Mārtanda-Bhairava et de son culte, de portée considérable, car c'est – dans l'état présent des recherches textuelles – la plus ancienne mention connue (IX^e siècle) de ce dieu, l'évolution du culte des Yoginīs, passant d'un caractère populaire à une conception astrale, puis abstraite, et résumée en des passages qui contiennent nombre de données éparses dans d'autres textes. La description de Mārtanda-Bhairava et de son culte, dans ce texte au plus tard du IX^e siècle, a une portée considérable, car c'est sa plus ancienne apparition.

La deuxième partie, consacrée à la terminologie, est par définition très analytique. Elle décrit l'habillement individuel à chaque dieu, ses ornements, les matières de ces ornements, puis les gestes, les attitudes, les sièges et piédestaux, les montures, les chars et les animaux habituels de l'iconographie. Le texte de l'Agni Purāna ne permet pas de formuler d'une manière précise l'utilisation des quatre couleurs fondamentales et il s'écarte, en l'occurrence, des autres textes mentionnant les attributions de ces couleurs. Le rôle important des nombreux attributs ne pouvait manquer dans l'Agni Purāna : un minutieux catalogue consacré aux objets rituels, aux armes, aux instruments de musique, aux objets de toilette, aux végétaux et attributs humains énumère ces éléments caractéristiques.

Un tel répertoire terminologique, offert ici à des lecteurs de langue française *pour la première fois*, est destiné à servir non seulement pour l'étude iconographique de l'Agni-Purāna, mais aussi pour les recherches sur l'iconographie hindoue en général.

L'ouvrage est enrichi par des planches hors-texte, des illustrations dans le texte, des tableaux comparatifs et des index méthodiques consacrés aux mots sanscrits, non-sanscrits, aux noms divins et historiques, aux noms de textes et d'auteurs indiens, aux noms de lieux, puis une copieuse bibliographie complète ce volume important qui apporte une notable contribution à la connaissance de l'iconographie indienne.

Ce travail représente une somme considérable de recherches et la façon dont il est présenté facilitera la besogne à tous ceux qui auront besoin de le consulter.

L'auteur, Mlle Marie-Thérèse de Mallmann, l'une des seules iconographes de l'Inde existant aujourd'hui en Europe, a fait une œuvre utile, indispensable et nous ne pouvons que la féliciter et la remercier. MARG. et G. LOBSIGER-DELLENBACH

F. D. K. BOSCH, *Selected Studies in Indonesian Archaeology*. VII, 203 pp., plates in a separate fascicle, 8°. Koninklijk Instituut voor Taal-, Land- en Volkenkunde. Translation Series 5. The Hague, Martinus Nijhoff, 1961.

Das Werk enthält die englische Übersetzung von sieben, früher in holländischen Zeitschriften erschienenen Aufsätzen. Der erste behandelt das Problem der Hindu-Kolonisation von Indonesien. Bosch stellt der «Kṣatriya-Theorie» – Kolonisation durch kriegerische Seefahrer – wie auch der «Vaiśya-Theorie», derzufolge der kulturelle Einfluß Indiens von der Händlerkaste ausging, eine neue These gegenüber: eine verhältnismäßig kleine Gruppe von indischen Einwanderern, die «Clerks», haben der Hindukultur zum Durchbruch verholfen. Was das labile Verhältnis zwischen Indonesien und Holland, «which failed to create a bond between the two peoples», betrifft, schließt der Verfasser, «that mostly it is not the material culture of a people which, being transmitted to another people, merges into it so as to become an indissoluble union» (S. 21).

Der folgende Aufsatz «Ancient Javanese art and its conquest of the West» schildert die Entwicklung, die allmählich in Europa zum Verständnis der indonesischen Kunst führte. «The oldjavanese bathing-place Jalaṅtunda» befaßt sich mit den Skulpturen dieses einstmals berühmten Badeortes, deren Darstellungen Bosch mit Erzählungen der Sanskritliteratur identifiziert, um dann die Beziehung zwischen dem indischen, sagenumwobenen König Udayana und dem gleichnamigen javanischen Prinzen zu untersuchen. Er gelangt dabei zum unerwarteten Schluß, daß sich hinter Udayana von Bali in Wirklichkeit der König Udayādityavarman von Kambodscha (1001 n. Chr.) verbirgt.

Der vierte Artikel «Buddhist data from Balinese texts» ist von besonderer Bedeutung für die Geschichte der buddhistischen Kunst, weil die zahlreichen ikonographischen Varianten in indonesischen Texten keine Entsprechungen im Lamaismus finden. Es folgt eine ausführliche, mythologische Untersuchung, die sich auf archäologische Zeugnisse stützt, über «The god with the horse's head», dessen vedische Vorläufer schließlich zum buddhistischen Hayagrīva führen. In «Guru, Trident and Spring» findet der Leser eine aufschlußreiche Dokumentation über folgendes Motiv: Der Guru steckt seinen Stab (bzw. Dreizack oder Lanze) in die Erde und eine Quelle sprudelt hervor. Die Beziehung zwischen dem geistlichen Lehrer, dem Dreizack und der Quelle erklärt zugleich die Embleme des Śiva Guru, der in der rechten Hand den Dreizack, in der linken aber den Wassertopf, der der Quelle entspricht, hält.

Der abschließende Aufsatz «An archaeological approach to the brahman problem» versucht, nach einem kurzen Überblick über neuere Arbeiten, Gondas Ableitung des Wortes von der Wurzel *brh-* «stark sein», kraft seiner Beziehung zu *barhis* (Opferstreu), zu erhärten. Der Aufsatz enthält wertvolle Gedanken, wenn auch die Etymologie nicht überzeugt und das *brahman* mit dem Thron, dem Altar und andern archäo-

logischen Daten doch nur äußerst entfernte Affinitäten aufweist. Der Begriff bezeichnet vorerst das zauberkräftige Wort, sei es in rätselhafter (Renou) oder dichterischer (Thieme) Formulierung.

Wie wichtig es ist, daß durch diese Übersetzung bisher verstreute Publikationen des bekannten holländischen Forschers allgemein zugänglich werden, braucht kaum hervorgehoben zu werden.

PAUL HORSCH

LILI RABEL, *Khasi, a Language of Assam*. XXI, 249 pp., 8°. Humanities Series N° 10. Louisiana State University Press, 1961.

Die Khasi-Sprache wird von einer Bevölkerung im südlich-zentralen Teil der Khasi- und Jaintia Hills von Nord-Assam im östlichen Indien gesprochen (ca. 200 000 Sprechende). Abstammungsmäßig wird sie zu der Familie der sogenannten Mon-Khmer-Sprachen gerechnet, ohne daß man jedoch genau anzugeben vermöchte, in welchem Verhältnis sie zu den übrigen Sprachen steht, die zu dieser Familie gezählt werden. Die Voraussetzung für jede genetische Forschung ist eine möglichst genaue und adäquate synchronische Beschreibung.

Das Werk von L. Rabel ist die erste, modernen wissenschaftlichen Erfordernissen Rechnung tragende Darstellung dieser Sprache. Das Lautsystem ist mit großer Gewissenhaftigkeit sauber herausgearbeitet, und die daraus resultierende phonetische Schreibung kann als Grundlage für die Schreibung dieser Sprache in wissenschaftlichen Publikationen unbedenklich benutzt werden.

Von der Formenlehre und Syntax sind die Strukturen soweit herausgearbeitet als es mit dem zur Verfügung stehenden Material zu verantworten war. Die Verfasserin betont mehrmals, daß viele Probleme auf diesen Ebenen der Analyse noch ungelöst sind. Es standen ihr für diese Sprache nur zwei in den Vereinigten Staaten lebende Informanten zur Verfügung, und auch diese nur zeitweilig. Bedenkt man, daß diese Grammatik, die auch eine Morphemliste, einen Text mit detaillierter Analyse und fünf weitere Texte enthält, auf bloß 240 Arbeitsstunden mit den Informanten basiert, so wird man dieser tüchtigen Leistung seine große Hochachtung nicht versagen können.

HANSJAKOB SEILER

W. FRANKE, *China und das Abendland*. 140 S., 8°. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1962.

Es ist ein glücklicher Zufall, daß der bekannte Sinologe W. Franke dieses kleine, aber ungewöhnlich ansprechende Bändchen «China und das Abendland» auf der Fahrt nach Ostasien abgeschlossen hat. Hauptsächlich vom historischen Gesichtspunkte her versucht der Autor, «die objektiven Kenntnisse und die subjektiven Vorstellungen, die man in China und im Abendlande voneinander hatte», aufzuzeigen.

Zur Zeit des Kaisers Augustus tauchte erstmals der Name Seres und Sera für Seide in der römischen Literatur auf. Durch den Handel knüpften sich die ersten Beziehungen zu jenem fernen Seidenlande, und es begegneten sich erstmals das Reich der Mitte und das Reich des Mittelmeers. Beiden hat die Erkenntnis, nicht alleiniger Mittelpunkt zu sein, über zwei Jahrtausende bis zum heutigen Tage zu schaffen gemacht.

Doch erst Marco Polos (1254–1324) wichtiger Reisebericht eröffnete dem Abendlande auch geistig diese neue Welt – aber wenige glaubten diesem bedeutenden Manne, der seiner Zeit weit voraus war. 1517 landete das erste portugiesische Schiff in Kanton, und ihren Bräuchen gemäß feuerten die Portugiesen einige Salutsschüsse ab, was die Chinesen empörte. Dieser kleine Zwischenfall ist charakteristisch für eine lange Kette von Mißverständnissen bis in die Gegenwart in bezug auf die chinesisch-abendländischen Beziehungen.

Im 16. und 17. Jahrhundert folgte eine Zeit größeren gegenseitigen Verständnisses. Matteo Ricci, von 1582–1610 als Missionar in China tätig, scheint jene Welt mit ungewöhnlichem Weitblick in seine abendländische Geisteshaltung eingebaut zu haben. Man fühlt, wie sehr der Verfasser ihm zugetan ist. Er kennzeichnet ihn durch folgende Beschreibung eines Chinesen: «Matteo Ricci ist ein außerordentlich eindrucksvoller Mensch. Im Innern ist er ganz klar und außen ganz schlicht.» Auch im Abendlande zeigte sich zu dieser Zeit große Aufnahmebereitschaft China gegenüber. Hervorragende Denker wie Bayle, Montesquieu, Voltaire und Leibniz wurden stark durch China beeinflußt.

Doch dieser Periode gegenseitiger Achtung folgte eine bis heute dauernde Zeit der Feindschaft. Durch die koloniale Invasion der Europäer sah sich China immer mehr genötigt, sich den grundsätzlichen Gegensätzen zwischen diesen zwei Welten zu stellen.

Führende Gelehrte wie K'ang Yu-wei, T'an Szu-t'ung und Liang Ch'i-chao versuchten, die Voraussetzungen für die Entwicklung des logischen Denkens zu schaffen, denn diese Gelehrten hatten erkannt, daß sich China nur mit Hilfe der Naturwissenschaften die technischen und militärischen Machtmittel aneignen könne, um sich gegen die Europäer durchzusetzen. Dadurch wurden aber zwangsläufig die chinesischen Ideale zerstört, so daß China, trotz seinen naturwissenschaftlichen Bemühungen, mit Zorn und Haß auf europäische Wesensart antwortete. Die Kommunisten hatten dann leichtes Spiel, sich dieser anschwellenden, fremdenfeindlichen Emotionen zu bedienen und sie ihren eigenen Machtansprüchen nutzbar zu machen.

Dieses Bändchen ist mit großer Kenntnis und sorgfältigem Verständnis beiden Seiten gegenüber geschrieben. In beinahe alt-chinesischer zurückhaltender Weise läßt W. Franke die Tatsachen für sich selber sprechen. Man wünschte diesem wertvollen Pontifex manchen aufgeschlossenen Leser, damit die gefährliche Spannung

zwischen Ost und West durch Einsicht in die Hintergründe der chinesischen Reaktion verringert werde.

ARIANE RUMP

Biography of Yü-Wen Hu. Translated and annotated by ALBERT E. DIEN. 165 pp., 8°. Chinese Dynastic Histories translations n° 9. Institute of International Studies. Berkeley et Los Angeles, California University Press, 1962.

Dans son Introduction, l'auteur remarque qu'en Occident, on ne considère pas comme une manière valable d'étudier «le passé que de s'intéresser de manière exagérée aux figures pittoresques de l'histoire. Il en va de même en Asie, dit-il, quoiqu'en raison des difficultés inhérentes aux recherches orientales, une étude biographique sérieuse ait une plus grande valeur pour le sinologue, par exemple, qu'elle n'en a pour le savant spécialisé dans d'autres domaines.»

Pour cette raison (et non pour le caractère pittoresque du personnage – qui ne l'est guère!), M. Dien a traduit de l'original chinois, qui suit son texte, la vie de Yü-Wen Hou (513 ou 515 à 572), un de ces hommes politiques de l'époque troublée des Dynasties du Nord et du Sud, qui, apparenté à l'empereur, était, à la place de ce dernier, le maître incontesté des affaires publiques des Tcheou septentrionaux. Le principal intérêt d'un pareil travail – souligne l'auteur, que nous suivons – est qu'il met en lumière «des problèmes sociologiques et intellectuels concrets, se rapportant à l'établissement ou à la préservation d'un Etat confucianiste par un groupe d'hommes encore assez proches de leur origine étrangère».

De fait, la traduction elle-même, qui comporte 34 pages, contient deux longues lettres qui développent, pensons-nous, les idées aussi bien de l'historien chinois que de l'expéditeur, un peu comparables, en cela, aux fameux discours des personnages de Thucydide. En outre la biographie cite plusieurs déclarations, proclamations et édits, toutes pièces historiques qui occupent une grande partie du récit. C'est d'ailleurs ce qui donne sa valeur à ce morceau d'histoire, plus que la narration – les événements sont interchangeable, aurait dit Michelet – des campagnes militaires, punitives ou conquérantes.

La partie la plus importante, peut-être, de l'ouvrage de M. Dien sont les lettres dont il vient d'être question. La première est d'un seigneur, qui garde en otage la mère de Hou, la seconde est la réponse de celui-ci; ce sont deux exemples de la fameuse politesse chinoise, d'autant plus caractéristique ici qu'elle s'exerce entre ennemis. Par ces deux missives, le livre dont il s'agit – c'est la thèse de doctorat de l'auteur – présente une véritable «tranche de vie». Hou, d'ailleurs, reverra sa mère peu de temps avant d'être assassiné, en présence même de l'impératrice douairière (pour signaler un détail à propos de ce personnage: d'après la note 198, c'est la souveraine douairière qui est née Ch'ih-nou, femme de T'ai, et non femme de Wou, comme indiqué dans le tableau généalogique).

Un des aspects les plus curieux de l'étude de M. Dien est d'avoir souligné et expliqué dans son Introduction la manière dont les Tcheou septentrionaux tenaient à se réclamer des anciens Tcheou, reniant la décadence des Han (pp. 17-18), absolument comme l'un de ces derniers, Ming Ti, désirait remonter aux sources, plus ou moins bien transmises ou « corrigées » des mêmes Tcheou ...

PIERRE JAQUILLARD

WERNER SPEISER, *China, Geist und Gesellschaft*. 270 S., Illustrationen, 8°. Baden-Baden, Holle Verlag, 1959.

Bien que cet ouvrage ait paru dans la collection *Kunst der Welt (ihre geschichtlichen, soziologischen und religiösen Grundlagen)*, il n'y est pas question d'art seulement. Comme les sous-titres le promettent – et ils tiennent – c'est un vaste tableau de la civilisation chinoise dans son ensemble qui nous est proposé, de la préhistoire et des Chang jusqu'à l'époque actuelle, ainsi que l'avait fait un peu, pour le relever en passant, Mme von Erdberg Consten en ce qui concerne la seule antiquité et pour une autre collection, dans *Das Alte China* que, sauf erreur, les *Etudes Asiatiques* n'ont pas eu l'occasion de signaler (Fretz et Wasmuth, Zurich, 1958).

C'est dire que le livre de M. Speiser – s'il s'orne de soixante-et-une planches en couleurs, qui reproduisent bronze, jades, laques, peintures, sculptures ou céramiques – remonte aussi, en les citant, aux autres sources, littéraires et historiques, pour présenter la Chine sous tous ses aspects. Avec autant de clarté que de précision, M. Speiser initie son lecteur à la polarité de la pensée chinoise et au *devenir* (il insiste avec raison sur ce point) des idées fondamentales du *yin* et du *yang* ; il expose le Tao, la doctrine de Confuzius, le lien, si important, entre l'écriture et la peinture. La plupart des sujets traités ont aussi l'avantage d'être signalés par des titres marginaux, qui articulent l'exposé de façon très heureuse.

Ainsi on peut suivre l'évolution des sociétés, des styles et des formes (voyez le bronze du 3^e s. av. J. C. de la page 64 et son intéressante présentation, page 73), et ceci grâce à une alternance d'exposés et d'illustrations, dont le rythme peut être qualifié, à lui seul, de réussite. On assiste à l'apparition d'arts nouveaux (la laque, pp. 76, et 78 où se trouve un fragment d'objet qui semble publié en Occident pour la première fois, les étoffes (p. 96), la peinture (pp. 108 et 113), enfin, tout ce que la Chine offre à la curiosité, au sens artistique et à la pensée, cette masse de trésors devant encore s'augmenter de ce que les travaux entrepris aujourd'hui en Chine mettent peu à peu au jour, comme M. Speiser le remarque judicieusement (p. 77).

Les rapports entre l'iconographie et le texte sont rendus de façon très nette par des renvois marginaux aux planches. Les illustrations n'étant pas rassemblées *in fine*, mais produites au fur et à mesure qu'il en est question, il est, en sens inverse, très facile

aussi de retrouver le passage qui se rapporte à telle ou telle photographie, dont le numéro de page est indiqué en marge et à proximité du hors-texte voulu (*Das Alte China* réunissait toutes les reproductions à la fin de l'ouvrage et les légendes détaillées étaient également massées après les photographies ou figures, mais elles renvoyaient à la page correspondante).

Tous les clichés choisis par M. Speiser sont en couleurs et d'une très belle qualité. Ils rendent ainsi avec toutes les nuances de vert, de matité ou de brillant, les patines des anciens bronzes, dont il y a plus d'une dizaine, sans compter les ornements de char ou de meuble, bronze et or, de la fin des Tcheou (l'un des vases de l'époque Han, du Musée Guimet, présente des chatoiements d'or, qui n'avaient peut-être jamais été rendus avec une pareille richesse, p. 92).

Si chaque chose est ainsi mise dans son contexte – images et commentaires – c'est également un mérite de M. Speiser de l'avoir fait dans le détail : pour les jades Chang, par exemple, il reproduit une des seules armes qui nous soit parvenue entière et qui est assez peu connue (p. 47), une hache dont le manche est incrusté de turquoises – d'un goût quasi précolombien ! – avec sa lame finement ciselée. On sait qu'on a retrouvé sans aucun support un grand nombre de ces « couteaux », dont la simplicité plait aux modernes, mais qui étaient probablement de moins pures géométries au milieu de ce qui les entourait ou soutenait.

Outre les planches, l'ouvrage comporte trois cartes géographiques et six figures dans le texte, dont l'une présente les étapes dans l'évolution du Bouddha assis, avec des gestes (*mūdras*) différents. A la fin du livre se trouvent un certain nombre d'annexes, une trentaine de pages, qui font de la *Chine* de M. Speiser plus qu'une lecture et un enseignement, un ouvrage de consultation et de références : une bibliographie mentionnant les principaux titres dans chaque domaine, une liste d'expressions savantes, un index des noms propres et des sujets traités, enfin et surtout un vaste tableau chronologique et synoptique, indiquant les dynasties, les souverains, les penseurs, les artistes et les événements marquants. Autant d'instruments pouvant être utiles aux lecteurs de travaux spécialisés, qui en sont souvent dépourvus.

Livre précieux donc à divers titres, notamment en raison de sa riche iconographie (dont plus de la moitié au moins est inconnue de l'amateur même qui possède déjà bon nombre d'ouvrages), en raison des nombreuses citations de poètes ou philosophes, qui illustrent aussi et éclairent le texte magistral, mais en même temps d'une lecture aisée et prenante.

L'ouvrage de M. Speiser a paru, avec les mêmes illustrations, également en français, en italien, en anglais, hollandais, espagnol, danois et hébreu. La traduction française est due à Denise van Moppès (Albin Michel, Paris, 1960) ; la version italienne est de Maria Attardo Magrini (*Il Saggiatore*, Milan, 1960) ; l'édition en langue anglaise a été assurée par George Lawrence (Crown pour l'Amérique et Ryerson pour les autres pays, 1961).

P. JAQUILLARD

E. BALAZS, P. DEMIÉVILLE, J. GUILLERMAZ, P. GUILLERMAZ, O. KALTENMARK, R. LÉVY, J. RECLUS, CH. ROBEQUAIN, R. RUHLMANN, *Aspects de la Chine. Epoque contemporaine*. Causeries faites à la Radiodiffusion-Télévision française dans le cadre de l'Heure de Culture française du 12 septembre au 31 octobre 1960. Volume troisième. 202 pages, 2 cartes, 8°. Paris, Presses universitaires de France, 1962.

1955 und 1960 widmete das französische Radio in seinen kulturellen Sendungen über dreißig Stunden China, um dem Interesse eines weiteren Publikums entgegenzukommen und vor allem auch, um der Gleichgültigkeit, welche wir Europäer diesem gewichtigen Faktor China gegenüber zeigen, entgegenzutreten. Um möglichst vielen Aspekten gerecht zu werden, haben sich gegen zwanzig französische Sinologen von Rang und Namen gemeinsam dieser Zielsetzung unterstellt. 1959 erschienen die beiden ersten Bände, welche die Geschichte, Religion, Philosophie, Literatur und Kunst von ihren Ursprüngen bis zur Revolution umfassen. Etwas später, um auch die neuesten Entwicklungen hineinarbeiten zu können, folgte 1962 der dritte Band dieser Reihe, welcher die bewegten Fakten des Umbruches darstellt. Das erste Kapitel, eine Übersicht über die Geographie, verbindet altes und neues China, sind doch dort die ungeheuren Möglichkeiten und Bedrohungen durch die bis heute noch ungezähmten Naturkräfte die gleichen geblieben. Dieser altes und neues China prägende Charakter, die Größe der Natur, soll nun langsam durch technische Mittel besiegt und genutzt werden. Das Ringen um Macht, aber auch um die Gestaltung der neu aufbrechenden revolutionären Kräfte wird durch das Leben Sun Yat-sens (1866–1925), des geistigen Wegbereiters, und dann durch die beiden Gegenspieler, den unterliegenden Chiang Kai-shek und den siegreichen Mao Tse-tung, gezeigt. In vorsichtiger Weise wird auch versucht, den Tendenzen dieser gewaltigen Entwicklung gerecht zu werden, indem u. a. zwei berühmte moderne Schriftsteller, Lu Hsün und Kuo Mo-jo, zu Worte kommen, die das Pulsieren unserer Zeit wohl am direktesten wiedergeben. So läßt Lu Hsün uns ahnen, wie entsetzlich hoch und tragisch der Preis für diese noch nicht zu beurteilende dunkle und unberechenbare Zeit in China ist. Wertvoll ist auch die kurze, sich auf einige wesentliche Bücher beschränkende Bibliographie nach jedem Kapitel, die dem Leser ein weiteres Eindringen in den Stoff erleichtert. Das Ziel, welches sich diese Reihe gestellt hat, nämlich ein weiteres Publikum in leicht verständlicher, aber objektiv wissenschaftlicher Art über die neuesten Entwicklungen in China zu unterrichten, wurde erreicht, auch wenn man sich da und dort eine etwas tiefere Durcharbeitung und stärkere Profilierung dieser neuesten Zeit gewünscht hätte.

ARIANE RUMP

ROBERT H. BROWER and EARL MINER, *Japanese Court Poetry*. XVI, 527 pp., 8°. Stanford, University Press, 1961.

Es ist sehr erfreulich, daß wir in diesem mehr als 500 Seiten starken Buch über die höfische Dichtung Japans einem Werk begegnen, das eine eingehende und auf breiter

Basis ausgeführte kritische Forschung durch westliche Forscher darstellt, die zweifellos selbst japanischen Gelehrten weitere Anregung geben wird.

Das Interesse, das dem kulturellen Japan entgegengebracht wird, hat nach den ersten Ansätzen von Chamberlain, Aston, Florenz, Gundert, u. a. nach dem letzten Weltkrieg wieder großen Aufschwung bekommen. Wenn wir die frühen Bücher über die japanische Kunst, wie beispielsweise die von Fenolossa, mit den westlichen Nachkriegswerken vergleichen (z. B. P. C. Swann: «An introduction to the arts of Japan»), so fällt jedem der große Fortschritt in der Erforschung der japanischen Kultur auf. Während die europäischen und amerikanischen Gelehrten in der zweiten Hälfte des vorigen Jahrhunderts die Grundsteine für die Forschung der japanischen Kultur, auch selbst für die Japaner, legten, haben viele neuere Werke auf diesem Gebiete sich der Forschungsergebnisse der japanischen Gelehrten bedient, denn, angespornt und ausgerüstet mit kritischem Denken durch die westlichen Forscher, haben die Japaner das Studium ihrer eigenen Kultur auf moderner Basis im letzten halben Jahrhundert weit vorgetrieben. Die Beherrschung der japanischen Sprache ist nun einmal die Vorbedingung einer kritischen Studie, besonders wenn es sich darum handelt, auf einem engen Sektor tiefe Einsicht zu gewinnen. Dadurch, daß die japanische Sprache in der Welt ziemlich isoliert steht und durch ihre vielen Redensarten und Schreibwendungen eine äußerst schwierige Sprache bildet, ist sie stets das größte Hindernis für das Studium der japanischen Kultur gewesen.

Wie in dem Vorwort zu dem obigen Buch erwähnt, ist das Werk für solche, die

1. ernsthaftes Interesse für die Literatur der verschiedenen hauptsächlichsten Traditionen haben,
2. japanische Literatur studieren und
3. Spezialisten sind,

geschrieben. Die Arbeit umfaßt einen Zeitabschnitt von 800 Jahren, die der Verfasser in 5 Perioden nach Art des inneren Gehalts der Gedichte einteilt.

Das Buch erläutert ausgiebig die Eigenart der japanischen Poesie: nur auf lyrische Motive begrenzt und äußerst kurz gehalten zu sein, meist in 5 Zeilen zu 5 - 7 - 5 - 7 - 7 = 31 Silben («zu kurz, um von westlichen Lesern ernst genommen zu werden»), ohne tragische oder epische Größe zu haben, usw. Mit tiefer Sympathie und einem Verständnis, das selbst bei japanischen Gelehrten erstaunlich wäre, behandeln die Verfasser dieses so schwere Thema, das die Kenntnis einer heute nur zum Teil lebendigen klassischen japanischen Sprache voraussetzt.

Das, was uns noch im heutigen Japan wie ein feiner Zauber anspricht, geht ohne Übertreibung mittelbar oder unmittelbar auf die damalige Blüte der höfischen Kultur in Heian (heutiges Kyoto) zurück. Die vornehmste Beschäftigung des Adels war die Dichtkunst, der hier ein ganzes Werk gewidmet ist. Ernsthafte Forscher der japanischen Kultur werden eine ungeahnte Fülle von Wissenswertem finden.

HEINZ BRASCH

DON C. BAILEY, *A Glossary of Japanese Neologisms*. xii, 172 pages, 4°. Tucson, The University of Arizona Press, 1962.

Diese Zusammenstellung umfaßt Wörter der japanischen Alltagssprache, die in *Kenkyusha's New Japanese – English Dictionary* von 1954 fehlen. Dabei handelt es sich keineswegs ausschließlich um Neubildungen oder erst vor kurzem entlehnte Ausdrücke, sondern auch um gebräuchliche Eigennamen und Begriffe, die in dem Lexikon nicht vorkommen: beispielsweise «Katanga» beziehungsweise «Ionosphäre». Rein japanische Wortbildungen entfallen dabei vor allem auf die Gebiete «Börsenausdrücke», «Handel», «Geldwesen» und «Internationale Politik». Bei den Lehnwörtern stellt das Englische rund die Hälfte der Ausdrücke. Entsprechend der Schwierigkeit, ja, der Unmöglichkeit einer lautlich einwandfreien Wiedergabe fremdsprachiger Wörter im Japanischen sind gemischte Neubildungen relativ häufig; zum Beispiel «skippu-furoa-shiki-depato» für «Skip floor type department». Zu einer kleinen Gruppe zählen die Fremd- beziehungsweise Lehnwörter mit einer dem Japanischen eigenen neuen Sinngebung; etwa «Arbeit» und «Salon» (arubeitō-aron) für eine Kaffeeschank mit Bedienung von Werkstudenten.

Die Wiedergabe der Wörter in Romaji folgt der leicht abgewandelten Hepburnschen Umschriftung, die auch Kenkyusha anwendet. Die Kanjizeichen entsprechen den durch Erlaß des Erziehungsministeriums vorgeschriebenen 1850 teilweise vereinfachten chinesischen Schriftzeichen. Eine wertvolle Arbeit für alle, die sich mit der japanischen Umgangssprache eingehend beschäftigen wollen. WMT

JOHN BLOFELD, *People of the sun. Encounters in Siam*. 192 pp., 22 Abb., 8°. London, Hutchinson & Co, 1960.

Mit gewandter Feder legt uns der als Professor für englische Sprache und Literatur an der Chulalongkorn-Universität in Bangkok tätige Verfasser ein buntes Mosaik persönlicher Erlebnisse und Begegnungen während seines etwa 10jährigen Aufenthaltes in Siam vor. Sein von aufrichtiger Sympathie für sein Gastland getragenes Anliegen, Land und Leute eingehender kennenzulernen, führte ihn auf wiederholten Streifzügen über weite Strecken Siams. Auf diesen Reisen, die ihn sowohl an die Küste wie auch in die Bauerndörfer der Ebene und sogar zu den primitiven Bergstämmen des Nordens brachten, ist er mit verschiedenen Schichten der Bevölkerung in Berührung gekommen. Diese Begegnungen, sei es mit der ländlichen Bevölkerung, sei es in der Großstadt (wo er mit Prinzen, buddhistischen Mönchen, Professoren und Studenten, Künstlern, chinesischen und siamesischen Kaufleuten usw. in freundschaftliche Beziehung getreten ist), lieferten ihm in Gesprächen einen reichhaltigen, mit kritischem Sinn verarbeiteten Stoff für sein Buch, aus dem ich hier beiläufig einige besonders ansprechende Kapitel hervorheben möchte. Da ist zunächst die in einem Gespräch sich widerspiegelnde Lebensgeschichte eines ältlichen, in feudal-

staatlicher Tradition aufgewachsenen und erzogenen Prinzenpaares, das nach dem Zusammenbruch der absoluten Monarchie mit wehmütiger Rückschau in die Vergangenheit sich der modernen Zeit anzupassen und mit ihr abzufinden versucht, ferner etwa das aus der Begegnung mit dem Abt eines buddhistischen Tempelklosters gewonnene eindruckliche Bild des siamesischen Mönchtums. Zutreffend und wahrheitsgetreu ist auch die Schilderung der ländlichen Verhältnisse, des Dorflebens und des Bauerntums im siamesischen Agrarstaat. Von seinen zum Teil recht beschwerlichen Exkursionen in die entlegenen Berggebiete weiß Blofeld manche völkerkundlich interessante Einzelheiten zu berichten: nicht nur über Gesellschaftsordnung und Lebensweise des armen und hart arbeitenden, in Brandrodungsfeldbau mit Felderwechsel vorwiegend Mais und Opium pflanzenden, unbeschwerten und fröhlichen Bergvolkes der *Miao*, sondern auch über seine ins Gebiet des Magisch-Religiösen gehörenden Glaubensvorstellungen, wie sie der Verfasser anlässlich einer durch den maskierten Stammeshäuptling ausgeführten exorzistischen Krankheitsbeschwörungseremonie erlebt hat. Von seiner Begegnung mit den benachbarten *Yao* verdient unter anderem die von einem Häuptling stammende Version der Abstammungssage dieses Bergvolkes Beachtung, das seinen Ursprung von der Vereinigung eines Hundes mit einer chinesischen Prinzessin ableitet. Bekanntlich ist dieser im ganzen zirkumpazifischen Raum verbreitete Hundestammvatermythus auch besonders in Hinterindien durch zuverlässige Quellen bezeugt (siehe W. Koppers: Der Hund in der Mythologie der zirkumpazifischen Völker, Wiener Beiträge zur Kulturgeschichte und Linguistik, 1930, S. 374 «Der Hundemythus in Ost- und Südostasien»). Auch dürfte die in einer amüsanten Episode vom Verfasser geschilderte Erfahrung im Umgang mit der durch ihre weitgehenden sexuellen Freiheiten berüchtigten Yaoweiblichkeit möglicherweise auf alte mutterrechtliche Verhältnisse bei diesem Stamm hinweisen.

Politischen Diskussionen bewußt und geschickt ausweichend, ist es dem Verfasser dank seinem Verständnis und seiner hervorragenden Einfühlungsgabe gelungen, ein wahrheitsgetreues Bild von Land und Leuten zu vermitteln und tief in den siamesischen Volkscharakter einzudringen. Gerne schließen wir uns dem Urteil des Prinzen Chula Chakrabongse an, wenn er in seinem Vorwort das vorliegende Buch als eine der klarsten und zuverlässigsten Darstellungen des heutigen Siams den Lesern empfiehlt. Unter dem Titel «Volk der Sonne», Begegnungen in Siam, ist kürzlich eine deutsche Ausgabe im Rascher-Verlag, Zürich und Stuttgart, erschienen.

ALFRED STEINMANN

ROBERT S. ELEGANT, *The Centre of the World. Communism and the Mind of China.* 379 pages, 8°. London, Methuen & Co. Ltd., 1963.

In den ersten beiden Teilen seines in fünf Abschnitte gegliederten Buches läßt der Autor die Geschichte Chinas vor der Errichtung der ersten Missionsstation durch

den Jesuitenpater Ricci 1583 bis zu den jüngsten politischen Ereignissen lebendig vor den Augen des Lesers erstehen. Nach der langen Periode des Friedens und des materiellen Überflusses, die dem Sturze der Ming-Dynastie (1644) folgt, beschert das 19. Jahrhundert dem Reiche der Mitte Naturkatastrophen, Hungersnöte, Rebellionen und schließlich tiefste Erniedrigung vor den Westmächten. Eine neue Ära wird 1911 von der Revolution Sun Yat-sens eingeleitet, die durch umfassende Reformen auf den verschiedensten Gebieten, besonders auf dem der Literatur, das geistige Leben umgestaltet. Wir verfolgen sodann in allen Einzelheiten den Werdegang der 1921 gegründeten KP Chinas, die, bereits in ihrer Frühzeit mit Namen wie Chou En-lai, Liu Shao-chi und Mao Tse-tung aufs Engste verbunden, sich gegen die Nationalisten Chiang Kai-sheks durchsetzt und schließlich 1949 mit der Schaffung der heutigen «Volksrepublik China» endgültig an die Macht kommt. In der Folgezeit erlebt China die radikalsten Umbrüche, die je in einem Volke in einer derart kurzen Zeitspanne vor sich gingen.

Diese umwälzenden Neuerungen sowie die Stellung der Partei während der letzten 14 Jahre bilden den Problemkreis, den Elegant in Teil 3 und 4 von den verschiedensten Aspekten aus erschöpfend durchleuchtet. Geschickt werden gegen den Hintergrund der klassischen konfuzianischen Weltanschauung die Thesen des Kommunismus mit seiner absoluten Negierung alles Überkommenen projiziert. Wir sehen, wie Mao Tse-tung das Edikt des Weltkommunismus, die Basis der Revolution müsse ein modernes städtisches Arbeiterproletariat sein, verwirft und seine Macht auf der breiten Schicht der Bauern aufbaut. Im Zuge der Bodenreform werden Millionen von Großgrundbesitzern liquidiert; in einem gewaltigen Experiment, dem «großen Sprung vorwärts», unterteilt man das gesamte Land in Volkskommunen; die letzten Bande der Familie werden zerschnitten, der Mensch gilt nur noch als «Produktionseinheit». Zur Vorantreibung der Industrialisierung stellt man 100 Millionen Menschen an Heim-Schmelzöfen, «producing steel that looked like grey Swiss-cheese».

Der Leser erhält Einblick in Parteipraktiken wie «Gedankenreform» (ssu-hsiang kai-tsao), der die Überzeugung von der unbegrenzten Knetbarkeit des menschlichen Geistes zugrunde liegt. Kritische Stimmen gegen die Aktionen der Zentralregierung, wie sie in breiter Flut besonders 1957 während der «100-Blumen-Bewegung» mit der folgenden kurzen Redefreiheit an die Öffentlichkeit dringen, werden durch großangelegte «Rektifikations-Kampagnen» und jährliche Purgierungsaktionen zum Schweigen gebracht. Um ihren geistigen Widerstand gegen das Verfahren endloser «self-indoctrination supported by mutual indoctrination» zu verringern, bringt man durch schwere körperliche Arbeit Angehörige der Intelligenz, Lehrer, Studenten usw. zu physischer Erschöpfung. Zur Vernichtung der Bourgeoisie werden «Tigerjagden auf die verderbten Wirtschaftstiger [commercial tigers], die den Wohlstand des Volkes auffressen» veranstaltet.

Den letzten Abschnitt widmet der Verfasser der Außenpolitik des kommunisti-

schen China, besonders der Stellung zur Sowjetunion; an Hand grundlegender Differenzen hauptsächlich ideologischer Art erklärt er die Zwietracht, die zurzeit zwischen den beiden Staaten herrscht: während für Moskau die Schaffung des kommunistischen Utopia in erster Linie von materiellen Gegebenheiten abhängig ist, kommt es den Pekinger Ideologen mehr auf die geistigen Faktoren an. Über das Wesen des Imperialismus herrschen ebenfalls verschiedene Vorstellungen; Moskau vertritt die Meinung, der Imperialismus sei in dauernder Wandlung begriffen und bereits dabei, sich selbst zu vernichten; Peking dagegen beharrt auf seiner «Strategie der Gewalt»: der Imperialismus sei unveränderlich und müsse gewaltsam ausgerottet werden, selbst unter dem Risiko des nuklearen Krieges. «Der globale Konflikt ist nicht nur unvermeidlich, er ist sogar wünschenswert. Wir Kommunisten werden auf der (atomaren) Asche des Imperialismus eine neue glorreiche Zivilisation aufbauen, die tausendmal höher ist als die kapitalistische!» Aus der Spaltung des kommunistischen Lagers folgert der Autor den Untergang des Mythos vom Marxismus-Leninismus als einer wissenschaftlichen Doktrin, die auf der Offenbarung historischer Wahrheiten beruht.

Robert S. Elegant vermittelt mit seinem Buche ein umfassendes Bild des Kommunismus in China vor dessen historischem und geistigem Hintergrund. In lebendiger Diktion, aufgelockert durch zahlreiche Episoden und Zitate, bietet es sich dem Leser als ungemein aufschlußreiche und spannende Lektüre. PETER LEIMBIGLER

HUMAYUN KABIR, *Indisches Erbe*. Studie zur Kulturentwicklung Indiens. 158 S., 8 Tafeln, 8°. Zürich und Stuttgart, Rascher Verlag, 1963.

Was die Lektüre dieses Buches für den westlichen Leser so wertvoll macht, ist die Tatsache, daß es von einem Inder für ein indisches Publikum geschrieben worden ist. «Unser Erbe», so lautete ursprünglich der Titel, unter welchem der Autor den Hauptteil zuerst hatte erscheinen lassen. Verständlicher Stolz klingt in diesem wie auch im jetzigen Buchtitel; und wenn man bedenkt, daß große Teile des Buches vor der Erlangung der Unabhängigkeit entstanden sind (im Jahre 1943 gehalten und veröffentlichte Vorlesungen bilden den Kern), so wird man Humayun Kabirs maßvolle und kluge Ausführungen zu würdigen wissen. Wen wundert's, daß die Europäer mitunter schlecht wegkommen, und wer möchte es verargen, daß beim Rühmen des eigenen Landes, und insbesondere bei der Bewunderung für dessen Geist und Kultur die Wellen gelegentlich hoch schlagen?

Die Absicht des Autors wird dem Leser gleich zu Anfang deutlich: einem noch bevormundeten oder eben erst der Bevormundung entwachsenen Riesenvolk heterogenster rassischer und sprachlicher Zusammensetzung das gemeinsame Erbe ins Bewußtsein zu rufen. Bei der konsequenten und geschickten Verfolgung dieses Zieles wurde viel Gewicht darauf gelegt, daß ein besonders wichtiger Begriff im-

mer wiederkehrt: der Begriff der Einheit, auch da, wo er uns manchmal nicht gerechtfertigt erscheint. Aber die Lektüre ist gerade für den westlichen Leser sehr lohnend, schon wegen der besonderen Akzentsetzung in der Darstellung, wenn auch klar ist, daß man von einem hundertachtundfünfzigseitigen Bande, der ein so unermeßlich großes Gebiet behandelt, keine detaillierten Einzeluntersuchungen erwarten darf. Die Übersetzung aus dem Englischen ist sehr sorgfältig, nur sind leider viele Eigennamen fehlerhaft.

In einer Einführung wird für Leser, die mit der Geschichte Indiens nicht vertraut sind, ein Abriss der historischen Entwicklung gegeben, einsetzend mit der Induskultur, der «wahren Ahnherrin des modernen Indien». Ihr bedeutsamster Einfluß wird in der friedliebenden Wesensart der Inder gesehen, denn diese Wesensart sei aus dem arischen Erbeil schlecht abzuleiten. Der Abriss berührt weiter kurz den Einmarsch der Arier, die vedische Kultur, die Reformbewegungen zur Zeit des Buddha und des Mahâvîra, das indische Mittelalter, die Einwanderung der Moslems und deren kulturelle Leistungen und endet schließlich mit einem kurzen Bericht über die Geschichte des europäischen Einflusses.

Die drei folgenden Hauptabschnitte: «Die arische Synthese», «Aussöhnung im Mittelalter», «Modernes Ferment» handeln von der Einheit des indischen Geistes, von der Besonderheit und Einzigartigkeit dieser Erscheinung, und von den Elementen, Strömungen und Einflüssen, die im Schmelztiegel Indien gewirkt und eine einheitliche Mischung hervorgebracht haben. Es ist die Rede von den klimatischen und geographischen Einflüssen, von der Tragweite religiöser und philosophischer Wirkungen und von den tiefgreifenden Änderungen, die in allen Epochen kriegerische und politische Ereignisse mit sich gebracht haben. Das letzte Kapitel enthält eine interessante Analyse des modernen Indien mit Betrachtungen über die für die letzte Zeit charakteristischen Vorgänge, der sichtbaren und der unter der Oberfläche schwelenden. Der Verfasser ist sich der Gefahren, in welchen sein Land noch immer schwebt, wohl bewußt, so gut er um die Probleme weiß, die es noch zu lösen gilt. Aber er weiß auch um die Kräfte und Möglichkeiten, die das indische Volk in sich trägt, und der Ausklang des Buches ist denn auch von berechtigtem Optimismus getragen.

HEINZ ZIMMERMANN